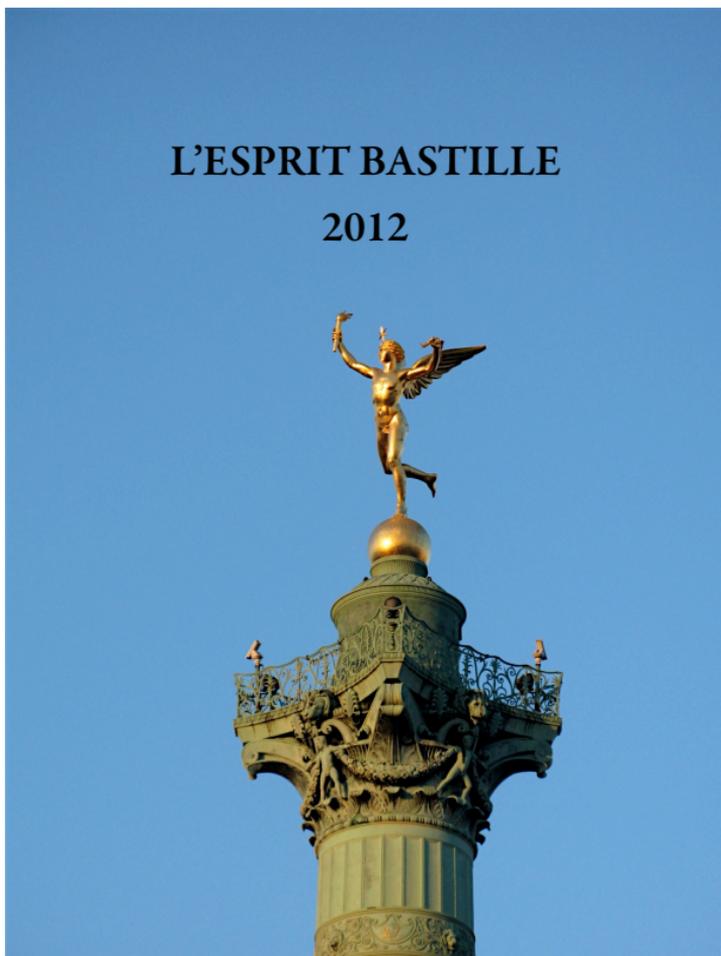


L'ESPRIT BASTILLE
2012



Isabelle Madesclaire

14 juillet 2012

aux amis du monde

Cela faisait longtemps que je n'avais pas fréquenté la Bastille aussi assidûment. Pourtant je retrouvai le lieu toujours aussi familier, comme si chacun était en permanence invité à s'y trouver.

Trois grandes invitations, de mars à mai, nous ont été adressées cette année. Chacune a marqué une étape vers l'institution du pouvoir, scellée par la promesse mutuelle d'un peuple et de son élu.

Comment se concrétise ce moment essentiel? On a pu voir se dérouler le processus en diagonale, selon lequel un nombre croissant s'engage au fur et à mesure où les valeurs se font plus précises. Ainsi :

- . la grande marche populaire, ouvrière, du 18 mars, affirme une volonté primordiale à la base.
- . la Fête du travail le 1er mai démontre la dimension de la solidarité dans la société.
- . le rassemblement du 6 mai consacre l'élu porteur de ces valeurs par acclamation.

Dans l'euphorie de la victoire, en ce lieu si connu, avons-nous conservé un esprit critique? C'est lui qui donne son bien-fondé à l'adhésion finale.

ooo

Il y avait eu la grande marche du Front de Gauche avec Jean-Luc Mélenchon, le 18 mars. Ce fut une marche de la dignité populaire, silencieuse, mue par un sentiment fort. comme une grande marée monte sans vagues mais inexorablement jusqu'au seuil fixé.

Le plus gros des participants a fait le voyage de la province pour monter à Paris. Le voyage est parfois lointain, comme l'avoue ce toulousain : « Nous serions bien venus tous, mais le train coûte 75€, malgré ça on est une vingtaine ici ». Ils représentent à Paris une population plus nombreuse.

Qui sont-ils, nos parisiens d'un jour? Ce sont les travailleurs, c'est-à-dire les chômeurs, les menacés. Les banderoles des grandes entreprises en licenciement défilent : l'Eléphant Lipton, très forts. Osez les femmes, Travailleurs sans Papiers, les hôpitaux... Le faubourg aujourd'hui est un concentré de la France économique sous sa vraie face. Défendre la survie pour sa famille, lutter contre le rognage de l'essentiel, refuser la descente dans la pauvreté. Ils sont 120 000 et ils veulent que leur présence compte pour les proches, pour les autres en France, pour partout dans le monde où l'homme est écrasé. Si progrès il y a, ce ne peut être qu'en améliorant la condition populaire, dont la lente marche a commencé depuis les temps reculés.

Sans être poussé à l'extrême, le fond musical était actif. Un char apporte la touche de gaieté et le tonus d'une «Left Pride». On se souviendra longtemps du Chant de la Bastille et de ses paroles :

«On lâche rien» HK & les Saltimbanks

...

que pèse notre bulletin de vote
face à la loi du marché
c'est con mes chers compatriotes
mais on s'est bien fait baiser
et que pèsent les droits de l'homme
face à la vente d'un Airbus
au fond y'a qu'une règle ensemble
se vendre plus pour vendre plus
la République se prostitue
sur les trottoirs des dictateurs
leurs belles paroles on n'y croit plus
nos dirigeants sont des menteurs

On lâche rien... on lâche rien...
on lâche rien, on.lâ.che.rien... (bis)

La section d'Ugines - Moutiers Albertville, animée par quatre papy's de choc, entonne «On descend de la montagne pour virer... sar-ko» et perpétue à belle voix la tradition des chants partisans italiens. Un peu autonomiste, la Savoie?



18 mars 2012



La marche s'est teintée de la couleur de la colère, la couleur rouge. Les drapeaux du PC dominant à 90% le matériel flottant dans lequel quelques FDG -PG sont englobés. Mais en réalité, l'identité populaire m'apparaît surtout dans son habit sobre et sombre, que le rouge ponctue comme une insigne. C'est en vain qu'on chercherait haine ou revanche dans l'esprit qui anime les participants. Une dame, dans le métro au sortir de la Bastille, se tourne vers moi : «Il faut se rassembler. C'est pour nos enfants qu'on est là, il faut toujours continuer quoi qu'il arrive» Elle marche avec deux cannes. Parole d'espoir, s'il en existe! Elle m'explique un prospectus dont je remarque le style stalinien, avec référence à Georges Marchais. «Le PRPC? mais c'est ça, c'est la Renaissance - Ah? oh Renaissance ou Révolution c'est pareil. Ce qui compte c'est d'être là.» Nous rions.

Une révolution, ce 18 mars 2012 à la Bastille? Certes non, si on se souvient de la grande fête gauchiste et de son imagination. Mais le peuple montre qu'il est là, nombreux, face au pouvoir.

Cette marche reste gravée en moi.

ooo

Le 1er mai 2012 a été une grande fête. Tout particulièrement cette année, en raison des tensions de la campagne qui avaient mis en lumière les clivages profonds entre les deux camps restés en présence, la droite et la gauche, sur le rôle des organisations syndicales dans le travail. Ce fond de toile lui donne toute son importance.

Les radios nous ont rappelé que 1er mai commémore le jour chômé institué en 1936. En 1948 le 1er mai avait été décrété Fête du travail sans qu'y soit associée l'origine syndicale. En son temps, le maréchal Pétain avait oblitéré cet aspect lorsqu'il avait lancé la Fête du Travail le 1er mai 1941. Décidément 1941 fut une année de plomb pour la montée du fascisme en France.

Il est donc vrai que Nicolas Sarkozy a essayé de redonner une vigueur à cette fête, non pas par tradition républicaine, mais par souci d'affaiblir les organisations syndicales. En parlant de «vrai Travail», voulut-il faire référence à l'exaltation du travail à la manière du régime de Vichy ? L'adjectif «vrai» utilisé par le président semblait un peu

bafouillé, comme utilisé par mégarde. Cela n'a pas empêché le candidat de l'opposition François Hollande de relever l'incongruité du mot, tandis que les internautes soulignaient la référence pétainiste par une [affiche](#) truquée. Le troublant est que dans le contexte de 1941 le terme «vrai» aurait pu s'appliquer à la forme autoritaire de travail qu'était le STO. La substitution du pouvoir direct aux organisations intermédiaires était un des principes du fascisme qu'appliquait la Révolution Nationale. Et c'était ces organisations que le président-candidat voulait fustiger en appelant en parallèle à une autre Fête du Travail.

S'y ajoute, de surcroît, la [polémique](#) déclenchée par la malencontreuse phrase : «je suis heureux d'être traité de fasciste par un communiste» glissée par le président-candidat Sarkozy, ouvrant la boîte de Pandore de la collaboration de sombre mémoire (26 avril en Seine Saint-Denis, réaction Jean-Luc Mélenchon attribuant la phrase à Pierre Laval).

Le choc provoqué par les déclarations de N.Sarkozy a certainement heurté l'opinion et bouleversé le grand public, d'habitude peu enclin à participer à une manifestation dédiée aux syndicats.

Le résultat, on le connaîtra sur le terrain : un rapport de 20 ou 50 à 1, entre la grande marche du travail, continue de Denfert-Rochereau à la Bastille, et le rassemblement nationaliste appelé par le président-candidat au Trocadéro. On se doutait que les chiffres officiels ne seraient pas publiés, ce qui accentuait l'inquiétude. Il fallait donc qu'un écart décisif de nombre apparaisse entre les deux rassemblements, puisqu'une masse était appelée à se mesurer à une autre masse.

Cette année la fête syndicale a donc pris l'ample saveur des événements pré-électoraux. Au piment anti-sarkozy s'est additionnée la recherche d'autre chose, d'un ailleurs meilleur. Un peu comme le «trou de l'air». Printemps naissant, frimas passés, sensation du renouvellement latent : ce sont ces saveurs qui se concrétisent dans le défilé d'une foule immense, portée par une conviction éthique.

Les sourires en disent long : reconnaissance des valeurs de solidarité, savoir partagé de l'intérêt public. S'y mêle la quête de confiance que le candidat portera bien ces valeurs. Fera-t-il l'affaire, à votre avis? Arrivé place de la Bastille, on hoche la tête, on se conforte. Là se fait jour une attente à l'égard de François Hollande, attente absente de la



1er mai 2012





marche du 18 mars. Combien sommes-nous, 200000, 800000? Peu à peu, au vu de la marée humaine, la confirmation arrive : oui c'est ça, c'est le bon chemin. Avec nous, il advient.

Curieuse, cette référence chrétienne de l'advenir. Plus on approche du jour fatidique de l'élection, plus on entend cette expression particulière, d'habitude réservée au messianisme de Noël ou à la théologie christique de Pâques. On a l'impression de façonner à l'avance celui qui va venir. Comme si nous prenions conscience, par notre acte de présence ce jour-là, que le président d'une république pourrait être l'enfant de la foule réunie, celui qui allait en émerger.

A l'appui de cette germination collective, la diversité de la foule. Elle forme la marque de ce 1er mai. Diversité sociale, des générations, des origines ethniques. La foule de Paris est multiculturelle, et c'est pour cela qu'elle nous inclut. Nous sommes tous là, soudés pour former un énorme échantillon de la société. Nous sommes ceux de la ligne 13 du métro et du RER B. Nous sommes la rue, les quartiers populaires banlieue et pays réunis. C'est un bien-être d'être immergés ensemble et de façon volontaire dans le même espace, sans la contrainte des trajets domicile - travail. La mémoire. en restera.

En ce 1er mai, il se trouvait donc quelque chose de plus que l'effet-miroir d'une masse qui se contemple. Il y avait l'amorce de la confiance dont il faudrait s'armer pour vaincre le doute ou le négativisme. Quelque chose de plus qu'un appel au vote individuel : un consensus collectif qui vise à l'emporter par le nombre.

Au fond c'est cela, re-fonder une nation. N'est-ce pas ce qui définit la dimension sociale de l'espérance, et qui permet à des mouvements de résistance de fleurir sur le terreau des croyances négatives et des contre-vérités.

ooo

le 6 mai, jour de l'élection présidentielle.

On savait à l'avance qu'on se retrouverait place de la Bastille. Surtout en cas de victoire évidemment, mais il est à parier qu'en cas de défaite on s'y serait quand même retrouvé, pour l'engagement.

Le résultat, je l'apprends au bureau de vote: François Hollande, plus de 51%.

Direction Bastille. Serons-nous nombreux? je cours, pour conjurer le mauvais sort.

Dans le métro déjà, les parisiens sont là, égayés un groupe de femmes ivoiriennes. Descendu à la station quai de la Rapée, tout le groupe du wagon remonte le bd de l'Arsenal d'un pas joyeux.

La foule

A l'arrivée, on est happé par la foule.

Une foule de jeunes, pieds fermes, regards clairs. Une foule calme, statique, après [l'euphorie](#) de l'annonce. Chacun est là parce qu'il sait que c'est là qu'il doit être, et c'est un acte suffisant en soi. Le but

n'est pas de glaner une attention, sauf pour quelques groupes militants en grumeaux. Bien plutôt, on se trouve porté à faire masse, à se fondre comme une particule de farine dans la pâte. Déjà le voisin ou la voisine vous accueille d'un sourire et vous cède quelques centimètres. Déjà, comme eux, vous levez votre téléphone portable au-dessus des têtes pour communiquer la scène à votre réseau social, mode actuel de l'immortalisation. A peine arrivé, chacun est brassé dans ce grand pétrissement.

Le pied de la colonne de la Bastille est le lieu du grand énoncé révolutionnaire, comme il l'avait été aux deux manifestations précédentes. Cette fois-ci, ce sont des groupes variés qui agitent des drapeaux de couleurs variées : blanc et vert algérien, vert rouge noir syrien, rouge tunisien, bleu blanc rouge français, le rouge pc-fdg. Ils ont une vision sur la foule, comme pour la protéger. La cellule de mise en scène s'est transformée en comité d'accueil. Actifs pour lancer les cris, ces groupes sont sans nul doute impressionnés par l'afflux à leur pieds, attentifs aux humeurs de la grande masse qui se densifie, et dont ils sentent monter l'énergie.

Quelqu'un avise ma génération : vous étiez là en 1981?

Oui j'étais là en 1981, mes enfants m'ont rappelé que je les avais emmenés, adolescents. Ce serait impossible aujourd'hui, il y a trop de monde, trop de tassement. Et puis voyez, là on est un peu passif, dans un esprit de loisir, écran et sono. Alors qu'en 1981, on était acteur dans une sorte de test politique grandeur nature. Les ténors politiques avaient tracé les grands traits du programme auxquels on réagissait, telles les nationalisations qui avaient été moins applaudies. Bref on était plus engagé, plus actif, plus critique... Mon interlocuteur me regarde gentiment : oui peut-être, mais vous verrez...

Oui, j'ai vu. La Bastille le 6 mai 2012, c'est une acclamation.

On pourrait imaginer l'acclamation du chef militaire, qui fondait l'imperium romain au champ de mars. Ce rite public aurait sauté par-dessus les siècles de monarchie pour revivre dans notre démocratie présidentielle d'aujourd'hui. En répondant à l'appel, on obéirait à une tradition du fond des âges, remise au goût d'aujourd'hui.

Individualités ou foule aveugle ?

D'emblée des questions m'assaillent : le rassemblement à la Bastille 2012 présentera-t-il une attitude critique? Les 20 000 ou 30 000 personnes ici serrées s'ouvriront à une même réceptivité, et se livreront sans réserve à l'euphorie du moment. Va-t-on assister à un comportement extatique, dénué de recul, propagé par conductibilité les uns aux autres? Risque-t-on même un effet d'entraînement de la foule, un perte irrationnelle de contrôle?

Les schémas de foule élaborés par Elias Canetti dans son ouvrage intitulé Masse et puissance (Hambourg 1960, Galliard 1966) me reviennent à l'esprit. Selon ce sociologue, la volonté de l'individu est annihilée par la force d'attraction de la masse. Il en découle une perte de l'autonomie individuelle qui se «décharge» dans une illusion d'égalité.

Mais en m'immiscant dans la foule, je vois que ce n'est pas l'irrationnel qui m'entoure. Au contraire, je pressens une attente méthodique, qui prolonge le jugement du vote : c'est bien, ou ce n'est pas bien. L'appréciation ne dépend pas de l'orateur ni d'une quelconque hiérarchie, elle reflète l'opinion forgée précédemment. Selon quels critères? Bonne question, cela mérite d'être fouillé sur le tas.

A fleur de peau, en tout premier critère, c'est la résonance du vécu propre à chacun qui m'apparaît. Le vécu qui marque l'entrée dans l'âge adulte, de la recherche du premier boulot au bilan de dix années d'expérience. Or le vécu personnel ne suscite pas le rejet, au contraire il attire l'empathie sur les expériences de vies déjà frottées aux difficultés d'être, à la précarité, à l'humiliation professionnelle, à l'injustice. Ce sont les aspérités de la vie qui relient les personnes qui se sont rassemblées le 6 mai. Et ce n'est que le degré de gravité des problèmes qui les différencie.

Ainsi la foule se prépare à tamiser les discours politiques au filtre du vécu. Si bien qu'il n'est pas besoin de se nier soi-même, d'annihiler son identité, ou d'oublier sa vie, pour être ensemble. Pas de négation de l'individualité, et par conséquent pas d'exaltation qui bloque la raison et inhibe la pensée. La réunion se passe par le simple côtoiement des uns avec les autres.

La sono se met en marche, on commence à danser, ou plus exactement, à piétiner en rythme. Sur la place la tonalité monte d'un cran. Je me rends compte que les sons renvoient avec plus ou moins de pertinence à l'exigence d'aller de l'avant, tandis que les paroles répondent à l'exercice critique. Le

but n'est pas d'émousser les sens par une sono écrasante, c'est plutôt l'inverse, il s'agit de stimuler les esprits en attente. D'ailleurs ce soir la foule n'aurait pas apprécié qu'on essaye de la distraire. Les paroles, et avec elles le rythme, répondent à l'attente de sens, ils permettent une gestuelle active de la vérité de soi, sans quoi l'attention retombe. On reste en alerte sélective et en contrôle sur un temps qui lève, sans jamais s'éclater ni se laisser submerger.

Je comprends alors que le fait de ne pas expliciter ses critères de discernement est le signe que ceux-ci ont été ingérés dans l'individualité, au travers de l'expérience vécue. Par «ingestion» je reprends ici l'idée de Rémi Brague, qui différencie l'ingestion de l'inclusion d'éléments externes dans le corps d'un texte, ou dans la pensée (Au moyen du Moyen Age, Flammarion 2006). Les choix politiques des jeunes générations ce soir, le 6 mai 2012 à la Bastille, sont le résultat d'une ingestion de ce qu'ont vécu les uns et les autres, ou par les autres.

Si bien que l'accord avec l'ensemble se fait au travers de la référence à sa propre expérience, projetée dans l'expression gestuelle de la musique. La musique devient parole de témoignage, en ce moment, en ce lieu, pour tous. Elle est notre histoire.

Critique globale et réalités

C'est un peu l'inverse de ma génération post-68, soit un saut de deux, où tous les efforts étaient tendus pour projeter nos schémas intérieurs sur les réalités extérieures. Nous étions dans le processus de construction d'un réel encore inconnu, à partir d'idées ou de concepts que nous supposions novateurs, voire mutants, en tous cas indispensables pour que la communauté ait un futur. Non que ces concepts fussent les fruits consentis d'un système d'harmonie. Au contraire nos références de pensée furent arrachées par la force, issues des heurts violents subis par nos parents. Le lot de ma génération aura été de vivre dans les traces de conflits indicibles, et de frayer une voie à l'ingestion de ces conflits. Cela fait beaucoup d'épaisseurs avant de déboucher sur le concret.

Ici et maintenant, rien de tel. Chacun s'en tient au présent de sa vie. A leur rythme naturel, ceux qui m'entourent sont accoutumés à absorber ou à rejeter les idéologies à l'aune de leur aptitude à répondre à leur propre vécu. C'est moins large que notre critique globale, moins enthousiasmant, moins rationalisant. Mais c'est une attitude plus consensuelle, et sans doute plus efficace pour appréhender les réalités.

Ces pensées seront exprimées de façon bien plus concise par Najat Vallaud Belkacem dans l'émission Complément d'enquête de Bruno Duquesne du 10 mai, soit de mémoire : «Aujourd'hui, ce n'est pas comme en 1981, on sait que la part noble de la politique est le réalisme... on sait qu'il faut d'abord créer de la richesse avant de la distribuer... On est plus critique, on n'attend pas des miracles».

Il est 21h, et la foule de jeunes m'a captée, ingérée à leur tour, comme la baleine a avalé Jonas. Parvenue dans ses entrailles je sens que la bête est tempérée, qu'elle ne se laisse pas entraîner à la démesure. Elle connaît son attente et n'en démordra pas.

L'homme - providence

Il avait donc raison, mon interlocuteur : je verrai. Je commence à voir. Et cela m'intéresse bougrement. Comment va se passer la rencontre de cette somme d'individualités avec celui qu'elle a choisi, deviendra-t-il l'homme-providence ?

Homme-providence : peut-on y croire ce soir ? Ce thème, revenu en vigueur avec les printemps arabes, nous rappelle l'inversion opérée depuis «la Providence à l'homme» Alphonse de Lamartine

(Meditations 1820). Il fallait recevoir l'esprit de providence, et non le semer dans la révolte. «regarde qui je suis, et marche sans murmure» .

Dans ce questionnement, il me vient à l'esprit la citation de la radio Ici-Londres le 22 avril 1941, que j'ai twittée sur #RadioLondres la veille du 1er tour : «Un jour, la France reconnaissante fera appel à lui» signé Pétain 1926, parlant de de Gaulle. Qui osait penser lors de ce premier tour que cette phrase conviendrait à la présente élection? Non que l'on ait dévalorisé la figure de François Hollande, c'est plutôt sa propre aptitude à se projeter dans un avenir radieux qui a fait défaut. Du fond des ténèbres...

C'est à nous seuls qu'incombe la genèse d'une figure humaine de providence. L'élection d'un président pose la question de savoir si nous y croyons nous-mêmes, et si nous sommes convaincus que les uns, puis les autres, y croient comme nous.

Pour l'heure l'attente est perceptible. La rencontre de la foule, qui met en scène le peuple assemblé, avec le nouvel élu est imminente. Patience, bientôt, les trois coups vont frapper.

En cet instant précis, l'écran géant s'anime pour diffuser les images télévisées. On s'installe.

Un immense Bouh, vigoureux et unanime, fait entrer dans le vif de la soirée : c'est Marine Le Pen interviewée sur France 2. Puis le départ de l'Elysée de Nicolas Sarkozy en voiture provoque une hilarité générale, pimentée par le «Sarko dégage» que scandent nos porteurs de drapeaux. Je reste perplexe devant cette scène dont la similitude avec la fuite du roi me saute aux yeux, après les allusions scabreuses à Louis XVI place de la Concorde. Puis l'écran est empli par la course-poursuite d'une VIP invisible derrière les vitres teintées de grosses cylindrées, par une nuée de journalistes sur scooter. La bizarrerie de cette situation se lit sur des visages, en même temps que le soulagement que ce soit une des dernières frasques de potentat.

Grand cri d'enthousiasme : François Hollande arrive à Tulle. A la seule vue de quelques voitures banalement grises, l'euphorie s'empare de la foule, une euphorie sonore qui ne va plus se relâcher et va ponctuer chaque phrase. Ouah.... La surprise me soulève, car je m'attendais à un accueil bienveillant mais tiède, reflet du ton adopté par les medias sur la campagne du candidat Hollande.

L'enthousiasme grimpe d'un cran, cris et mains ouvertes élevées vers le ciel, rires de bonheur : François Hollande est monté sur scène ([video1](#)). Grand silence en apnée...

«Vous m'avez choisi pour être le président de la République...»

le cri éclate : Ouah...

non seulement les mots simples passent, mais ils soulèvent l'adhésion des cœurs.

«Le premier devoir du président, c'est de rassembler»

Ouah

«...Devant vous, je m'engage à servir mon pays»

Ouah intense ([video2](#))

«le dévouement et l'exemplarité que requiert cette fonction...»

suit un salut républicain pour Nicolas Sarkozy
Bouh

«ma profonde gratitude à toutes celles et à tous ceux qui ont par leur suffrage rendu cette victoire possible»

Ouah en ovation



Dans le paroxysme de la réponse de la foule au remerciement, somme toute banal, se loge toute la qualité d'échange «en direct» avec l'élu. Peu importe que ce personnage soit à 500km de là, ce qui compte est la «présence réelle» de chacun devant l'écran, chacun étant personnellement interpellé. Voici une application imprévue du concept d'incarnation, en ce sens que la présence réelle dans l'espace politique est celle de chacun habité par sa propre attente, et non la présence, réelle ou non, d'un dieu-roi fabriqué.

On ressent le soulagement procuré par ces premières paroles, où l'élu place les individualités au centre de la relation, les laissant libres de former ensuite une identité commune. Bien ! Le processus d'approbation par acclamation est en marche.

Pour autant l'euphorie ambiante ne fait pas perdre le sens critique. Fort à propos, une étudiante glisse : «c'est creux ce discours... quel dommage, on pourrait dire tellement plus de choses». Elle participe à l'enthousiasme sans que son intellect cesse de fonctionner, fait que je note avec admiration et qui contribue à me rassurer.

Stratégie spatiale

Le sourire de deux très jeunes filles me capte, elles m'adoptent et me protègent par leurs attentions. De proche en proche nous nous stabilisons dans un interstice d'où la vue est bonne et la sono assez intense. Situé au pied de l'estrade aux drapeaux des printemps arabes, un espace est limité par la barrière du parterre central. Sa relativement faible densité, qui nous a attirés, est due au carrefour de deux itinéraires : une échappatoire le long des barrières, préservée par l'arc protecteur des jambes des jeunes gardiens porte-drapeaux juchés sur l'estrade ; un accès transversal au parterre central à l'amont de la colonne de la Bastille, ou inversement une sortie.

Ce point stratégique me donne l'occasion d'observer les comportements de ceux qui se déplacent au travers d'une foule statique. Souvent ce sont des groupes, en file indienne. Certains sont conscients de la gêne qu'ils provoquent et se fraient le chemin en douceur, à force de sourire. D'autres, souvent des groupes de militants en quête d'une meilleure posture, se meuvent sans se soucier de la bousculade qu'ils engendrent, voire en la provoquant sciemment. S'y ajoutent des individus qui estiment que la place que vous occupez au pied de l'estrade, au cœur de l'animation, leur est en

réalité prédestinée. On imagine aisément que ce lieu se trouve être un des points chauds de la place. Une excellente école d'autodéfense.

Ça va, pas trop bousculée? s'inquiètent mes deux jeunes amies, dont le sourire affectueux m'égaye chaque fois que je me retourne vers elles. Il est vrai que la méthode de passage par-dessus la barrière utilisée par des vingtaines, les uns après les autres, est assez particulière. Une fois passée une jambe, ils se laissent choir dans la confiance totale que nous allons parer leur chute, quel que soit leur poids. Heureusement, un petit groupe d'égyptiens installé à côté de nous assure l'essentiel de la réception, à l'unisson de la solidarité arabo-maghrébine.

Identité

«On a gagné, on a gagné» le parterre se congratule avec ce leitmotiv identitaire. Je crois saisir une hésitation sur l'estrade. Nos porte-drapeaux ne se sentent-ils pas eux-mêmes vainqueurs? Français ou du printemps arabe, peuvent-ils trouver-ils une sorte de justification à être là, aux premières loges, grâce à la longueur d'avance de la Tunisie. Peut-être aussi ont-ils ressenti un creux dans leur plexus, à l'idée de chanter la victoire d'une nation qui a aplati la leur et opprimé leurs aïeux. Mais bien vite ils rejoignent le

cri de la masse et sont à leur tour absorbés dans les entrailles sonores. Décidément, ces grands rassemblements sont un puissant levier de d'intégration. Je souhaite que ces jeunes ressentent ces moments comme fondateurs. J'espère qu'ils nourriront leur mémoire de ces moments où ils furent à la pointe de l'acclamation, co-auteurs d'une réconciliation de la société avec les pouvoirs qu'elle secrète.

«J'adore le français c'est une très belle langue» me glisse un très jeune des quartiers, rondeurs de l'adolescence, casquette vissée de côté. «Je ne le parle pas bien vous savez, mais je vais l'apprendre». Cela sonne comme une promesse de grand soir.

Juste devant nous, en équilibre précaire sur la balustrade, l'agile beur qui agite le drapeau français depuis quelques heures donne des signes de faiblesse. Les égyptiens le soutiennent et l'un d'eux le remplace un moment. Le plus âgé, déjà très parisien, se fait un devoir d'expliquer en arabe à un ami à lui, nouveau venu, ce que signifie «les valeurs de la République». On sourit. J'amorce une conversation : comment les élections se passent-elles en Egypte? Bien, non non l'islamisme des Frères Musulmans n'est pas une menace trop lourde. Ils habitent tout près, avenue de la République.

Leur groupe s'élargit pour accueillir un jeune couple. Très heureux, les amis manifestent leur affection et forment un cercle de danse. Je remarque que la jeune fille n'y est pas invitée, elle se tient à l'écart. Pas menaçant peut-être, cet islamisme, mais tout de même ce n'est pas l'égalité.

Musiques.

Les musiques meublent l'attente de la foule, après l'annonce qu'il allait rejoindre la place de la Bastille. «Il», François Hollande.

Je remarque combien est creusée la différence entre les musiques françaises et anglo-saxonnes.

Le son français, au rythme binaire et aux paroles poétiques, s'accorde avec le mouvement méditerranéen, ses pulsions et son récit rapé. L'environnement s'anime, égyptiens, maghrébins, et mes amies françaises dont je sens la gentille présence derrière moi.

A l'inverse le chant anglo-saxon, mélodieux mais plus emphatique, ne suscite pas le même entraînement. Une chanteuse déjà confirmée jette son âme dans un immense cri qui dégouline en style

gospel. La réponse ne se fait pas attendre dans nos rangs : un tout aussi immense woua en éclat de rire.

Ce soir, il est inutile de chercher un premier degré sentimental. Ce qui émoustille, c'est la critique, le récit sans état d'âme de la vie quotidienne, fondu dans le rythme basique du piétinement léger qui relève le corps et l'esprit, toutes cultures et origines mêlées. Ce tempo en relevé signifie : on avance, on est conscient, on ne laissera pas jouer. Peut-être une réminiscence du légendaire pam pam papapam qui a signé pendant deux siècles l'arrivée des français, c'est-à-dire le peuple en marche, dans l'autonomie d'une nation.

C'est une découverte pour moi, que dans sa structure la chanson française soit aussi proche du chant arabe. Peut-être contient-elle en sous-couche le chant antique qui constitue l'origine commune du fond des âges. Ou peut-être la chanson française a-t-elle partiellement intégré le chant arabe depuis les invasions sarrasines, et récemment la colo-décolonisation.

Les musiciens se succèdent : Cali, Camélia Jordana, Anaïs, Axel Bauer, Yaël Nahim, Pep's... ils sont jeunes et nombreux. Sans délivrer de message émotionnel, d'une voix sans timbre, Yannick Noah se débrouille pour communiquer son énergie aux

musiciens, notamment aux percussionnistes, et par là à la foule. Dans sa danse notre groupe d'égyptiens se lâche un peu trop, doit se calmer à regret lorsque le decrescendo annonce la fin contrôlée du morceau. Il est fort, Yannick Noah. La soirée se passe tout comme il faut. J'admire au passage le rythme général de la soirée, parfaitement adapté au public et à sa jeunesse. Il faut être bien en prise avec sa génération pour réussir cela.

Politique

Les ténors politiques de la campagne prennent le relais. Finalement on a une réunion politique.

Manuel Valls aux manettes, regard inquiet, demande à plusieurs reprises à la foule de s'écarter du parterre, les rangs du devant risquant l'étouffement. Tiens, tout le devant a été envahi par les drapeaux rouges du PC-FDG, qui se sont regroupés là sans doute pour donner l'impression d'une marée rouge sur les caméras.

La fonction d'acclamation reprend, ponctuant consciencieusement chaque venue et chaque saillie.

Martine Aubry dit ce qu'il est bon et bien d'entendre en la circonstance. Jean-Marc Ayrault en

fait autant, sérieux et rassurant. La foule manifeste sa satisfaction, elle ronronne.

Un mot pour les écologistes, tandis qu'apparaît Eva Joly. Une clameur enthousiaste s'élève: Ouah, repris en ovation par nos porte-drapeaux juchés sur l'estrade. Ainsi la lutte contre la corruption est un grand moteur politique, c'est elle qui provoque l'indignation et suscite l'attente. Ce point sensible, où je me trouve par bonheur, fonctionne comme un vrai baromètre.

Voici Ségolène Royal, fidèle au poste, très professionnelle. Clameur vigoureuse sur notre estrade : «Sigolen! Sigolen!» l'enthousiasme est celui de la reconnaissance. L'un des porte-drapeaux nous précise : «On sait bien qu'on dit Ségolène, mais là ce soir, c'est exprès qu'on lui dit : Sigolen» . A la Bastille, pour elle, c'est le cœur qui s'exprime. Ce discernement me réjouit, pour l'intransigeance de la moralité politique.

Les personnalités artistiques et politiques se succèdent. Chacun emplit son devoir de salutation et passe un test de popularité. Ils garnissent l'espace des caméras, comme une grande famille un jour de mariage.

Retour

11h30, on annonce le dernier métro. Je quitte à regret mon poste avancé dans la société multiculturelle, accompagnée par l'adieu affectueux de mes deux amies. La sortie se fait sans encombre sous la protection des jeunes gardes montés sur l'estrade. Il suffit de se glisser dans l'étroit passage qu'ils préservent. J'en émerge, propulsée vers les cercles extérieurs de la place, dans une vaste zone investie par des militants et des intellectuels. Eux aussi font leur boulot d'acclamation avec la meilleure des bonnes volontés.

Je poursuis avec décision mon mouvement de retrait. Il reste à franchir un passage difficile au débouché du faubourg Saint-Antoine qui forme un goulet d'étranglement, dû à l'affluence simultanée de deux flux contraire : les arrivants pour assister à l'allocution de François Hollande après avoir dîné dans le Marais, et les sortants pour attraper les moyens de transport, dont je fais partie. Trop faible pour contrer le flux arrivant chargé de nervosité, je m'accroche à un blouson de cuir que le porteur, un africain, gonfle à bloc pour affronter un remous inverse. Une fois sortis du maelström je lui fis signe

sur l'épaule pour le remercier : il n'avait pas senti qu'il me remorquait et eut un geste de crainte. Si seulement nous pouvions aller vers une société qui ne secrète plus la peur d'être débusqué. C'est peut-être dans cet espoir qu'il était là? Bonne chance, l'ami d'un moment dans la tourmente.

Le faubourg Saint-Antoine en fête, fermé à la circulation... je hâte le pas. Trop tard pour le RER dont la dernière rame vient de partir. Je cours vers le métro, arrive juste à temps pour le dernier passage. Pour ce grand rendez-vous, j'aurai couru à l'arrivée et au départ, sous les auspices du bon génie de la Bastille.

Dans le confort de chez moi, la vision du [discours](#) de notre nouveau président, la fidélité et la ferveur déclenchées, l'apothéose de la Marseillaise entonnée par la foule : tout cela comble ma coupe. J'ai le cœur en fête en pensant à ces jeunes compagnons sur leur estrade, entonnant à pleins poumons la Marseillaise, en retour intégrés par la foule. Je souris à la pensée de mes deux amies, demeurées en ce point chaud où est éclos un esprit de convivialité, et j'imagine leur émerveillement.

ooo

Acclamation et Promesse

Par ce grand [rassemblement](#), nous avons apporté une acclamation factuelle à un personnage, François Hollande.

Mais nous avons aussi donné corps à un vécu inaugural, émergé de chacun. A peine émise, l'acclamation se mue en proclamation d'une promesse.

En première ligne, j'ai senti la soif de rectitude publique, qui a recueilli le plus fort crépitement et l'éclat spontané des voix. Qui a dit que les français toléreraient bien la corruption? Ceux-là n'ont pas participé au rassemblement de la Bastille. On ne confondra pas l'anomalie avec le cas général.

La deuxième valeur est celle de servir. «Servir son pays, et non se servir» : l'enthousiasme qui accueille cette phrase de François Hollande en témoigne. C'est le rappel de l'honnêteté dans la culture familiale, nécessaire pour cadrer les adolescents. A l'instant, une chape de plomb s'est envolée.

La troisième valeur que j'ai retenue est celle de la justice sociale, la solidarité. Elle est le fondement public et la principale motivation du contentement. Il y a là une ligne de démarcation qui ne pourra pas être franchie, sans faillir à la promesse.

Rectitude sans compromission,
« Servir et non se servir »,
Justice sociale et solidarité

Tels sont les termes de l'alliance avec la foule et avec l'élu, que j'ai logés en moi. Ils me serviront de grille d'analyse.

Deux mois plus tard la promesse d'un autre président, élu d'Egypte dans un contexte autrement difficile, ira plus loin encore : « Je vous demande, dit en substance Mohammed Morsi, de rester vigilant sur les termes de ma promesse. Si jamais je m'en écartais, que vous me le rappeliez, car c'est ma vie que j'engage. »

Certes en France ce n'est pas la vie d'un homme qui est engagée. Mais l'assemblée a scellé un pacte.

L'esprit Bastille est né. C'est avant tout un état d'esprit collectif, car la promesse est mutuelle. « Oui c'est bien ce que nous voulons » nous sommes-nous dit les uns aux autres dans cet immense baptême. Le caractère mutuel provient de la circulation entre les têtes et les cœurs, circulation dans laquelle l'élu n'est qu'un vecteur, un catalyseur. L'engagement est le nôtre, à chacun de nous de ne pas faillir.



Liens

HK & LES SALTIMBANKS On lâche rien

http://www.youtube.com/watch?v=CrpAk_S3CFQ&feature=youtu.be

TF1 Vrai travail faux travail

<http://lci.tf1.fr/politique/elections-presidentielles/sarkozy-vs-hollande-la-guerre-du-1er-mai-aura-t-elle-lieu-7188045.html>

Le Huffington Post : Maréchal Pétain Affiche du vrai travail

http://www.huffingtonpost.fr/2012/04/26/marechal-petain-affiche-fake-twitter-photo-vrai-travail_n_1456496.html?ref=tw

Le Monde Blog Elysée côté jardin : N. Sarkozy «Etre traité de fasciste par un communiste est un honneur»

<http://elysee.blog.lemonde.fr/2012/04/26/sarkozy-veut-une-presomption-de-legitime-defense-pour-les-policiers/>

L'Internaute Actualité : La Bastille le 6 mai fête son nouveau président de la République

<http://www.linternaute.com/actualite/photo-reportage/la-bastille-fete-son-nouveau-president-de-la-republique/>

Vidéo 1 François Hollande début discours Tulle 6mai2012 9”
<http://www.flickr.com/photos/isamadesclaire/7154581034/in/set-72157629626297348>

Vidéo 2 François Hollande fin discours Tulle 6mai2012 57”
<http://www.flickr.com/photos/isamadesclaire/7154569348/>

Ppeople* News : Bastille SonaiRollan, Yannick Noah, Anaïs...
fêtent la victoire de François Hollande
http://www.purepeople.com/article/bastille-sonia-rolland-yannick-noah-anais-fetent-la-victoire-d-hollande_a100091/1

Rfi : La Bastille a fêté son président, par Igor Gauquelin
<http://www.rfi.fr/france/20120506-francois-hollande-bastille-fete-president>

Ce document sur le blog d'Isabelle Madesclaire
<http://www.isabellemaesclaire.com/>



L'esprit Bastille 2012

Isabelle Madesclaire
<http://www.isabellemadesclaire.com/>
<https://twitter.com/isamadesclaire>